Gaétan Saint-Pierre
2009/01/01

Étymologie

De quelques emprunts anciens à l’arabe, au turc et au néerlandais

Curiosités étymologiques

Le présent article est le premier d’une série de quatre portant sur les emprunts aux langues étrangères. Longtemps titulaire du cours d’histoire de la langue dans le programme de Lettres et auteur de cette chronique depuis déjà un an, Gaétan Saint-Pierre nous instruira sur l’étymologie de mots qui, en prenant parfois des détours surprenants, se sont greffés au vieux tronc français.

Dès les XI^{e} et XII^{e} siècles, c’est-à-dire dès l’ancien français, les relations commerciales établies avec l’Afrique du Nord et le Proche-Orient, mais aussi avec les Pays-Bas, introduisent des mots orientaux, principalement **arabes** (*algèbre*, *chiffre*, *douane*, *jupe*, *magasin*, *sirop*, etc.) et des mots **néerlandais** (*bâbord* et *tribord*, *bière*, *paquet*, *vacarme*, etc).

Échec fruit du *hasard*

Échec et *hasard* sont deux mots d'origine arabe rattachés étymologiquement au domaine du jeu et introduits dans la langue française au Moyen Âge.

Le mot *échec* est, dès l'origine, associé au jeu d'échecs et aux pièces qui le composent. ***Échec*** (*eschecs*, fin XI^{e}) vient, par l'espagnol, du mot arabe d'origine persane *shâh* « roi » dans la locution *shâh mat* « le roi est mort », formée de l'arabo-persan *shâh* et du mot arabe *mat* « mort » (d'où échec et *mat*). Le mot *échec* désigne d'abord l'exclamation du joueur d'échecs prévenant son adversaire que son roi est menacé. Dès le XIII^{e} siècle, le sens du mot passe de celui de situation du roi menacé (aux échecs) à celui, figuré, de « position difficile, obstacle » qu'on trouve dans les locutions *faire échec* ou *tenir en échec*, puis s'étend à celui de « revers » ou « insuccès » (*une tentative vouée à l'échec*). *Échec* a eu pour dérivés le nom *échiquier* (*eschaquier*, milieu XII^{e}) et l'adjectif *échiqueté* (XIII^{e}), terme de blason signifiant à l'origine « divisé en cases de différentes couleurs » (comme l'échiquier) et qui a aussi donné *déchiqueter* (milieu XIV^{e}). Chose étonnante, le verbe *échouer* n'a aucun lien étymologique avec *échec*, même si les deux mots sont aujourd'hui perçus comme parents. *Échouer* (XVI^{e}), d'origine douteuse, pourrait venir du verbe *échoir*, de souche latine, ou du normand *escouer*. Ce qu'on sait, toutefois, c'est que *échouer* est d'abord un terme de navigation signifiant « toucher le fond par accident ». Puis, à partir du XVII^{e} siècle, le verbe, sous l'influence d'*échec*, prend le sens figuré de « ne pas réussir ».

Quant au mot ***hasard*** (*hasart*, XII^{e}), c'est un emprunt, par l'intermédiaire de l'espagnol *azar*, à l'arabe *az-zahr* signifiant proprement « le dé ». Au Moyen Âge, *hasard* désigne au départ le jeu de dés lui-même, et ensuite un coup favorable à ce jeu. Le mot prend, au XV^{e} siècle, le sens de « risque, danger, péril » qu'on trouve dans les dérivés *hasarder* (début XV^{e}) et *hasardeux* (milieu XVI^{e}) : *une entreprise hasardeuse*. Puis, du sens de « risque », on passe à celui d'« événement fortuit », de « coïncidence » (*leur rencontre est un pur hasard*), et enfin, à celui de « ce qui arrive sans raison logique », « ce qui est imprévisible » : *Un coup de dés jamais n'abolira le hasard* (S. Mallarmé).

Turban et *tulipe*

Les mots *turban* et *tulipe* viennent tous deux du même mot turc d'origine persane. Voici

la petite histoire d'un doublet turco-persan.

Turban (fin XV^{e}) vient, par l'italien *turbante*, du turc *tülbend*, lui-même issu du mot persan *dûlband* signifiant « turban ». En français, le mot garde le même sens et sert à nommer une coiffure masculine constituée d'une longue pièce de tissu enroulée autour de la tête. Le mot désigne aussi, par extension, une coiffure féminine (rappelant le turban oriental) à la mode au début du XIX^{e} siècle et pendant les années 1940 en France. Le dérivé *enturbanné* (milieu XVII^{e}) est étroitement rattaché au sens premier du mot. Enfin, *turban* est utilisé, par analogie, pour qualifier des coquillages et des fleurs dont la forme rappelle celle du turban (un *lys turban*, par exemple). Or, ce sens imagé du mot *turban* était déjà relevé dans le turc *tülbend*, d'où, on va le voir maintenant, le mot *tulipe*. ***Tulipe*** (*tulipan*, début XVII^{e}) est un emprunt au même mot turc d'origine persane *tülbend* « turban », s'appliquant aussi, par métaphore, à une fleur en forme de turban, à une « (fleur) turban ». *Tülbend*, emprunté sous la forme *tulipan*, est devenu *tulipe* durant le premier quart du XVII^{e} siècle, époque où la mode de la culture des tulipes commença à gagner l'Europe.

Échoppe, produits en *vrac* et métier de *boulanger*

Parmi les noms de lieux associés au commerce, on trouve, à côté de mots courants comme *magasin* (XIV^{e}, de l'arabe *makhâzin*) et *boutique* (XIII^{e}, par le provençal *botica*, du grec *apothêkê* qui a aussi donné *apothicaire*), le mot *échoppe*, d'origine néerlandaise. ***Échoppe*** (*escope*, XIII^{e}) vient du néerlandais *shoppe* « petite boutique ». En français, le mot conserve un sens proche du sens étymologique et désigne une baraque, une boutique ou un petit atelier (*l'échoppe d'un cordonnier*) sans doute avec l'influence de l'anglais *shop* « magasin », de même origine que le néerlandais *shoppe*.

Si la locution *en vrac* évoque aujourd'hui l'idée de « désordre » (*des arguments donnés en vrac*) ou de « sans emballage » (*noix en vrac*), il n'en a pas toujours été ainsi. En effet, ***vrac*** (*waracq*, XV^{e}) est un emprunt au néerlandais *wrac* signifiant « mauvais, corrompu, avarié ». Le mot s'applique d'abord, comme adjectif, aux harengs (*du hareng vrac*), désignant des harengs mal salés, gâtés, mauvais… et, par conséquent,

non rangés dans les barriques. Le terme s'applique ensuite à diverses marchandises, et on passe alors, par glissement de sens, de l'idée de « mauvaise qualité » à celle de « pêle-mêle », « sans emballage », sans la moindre connotation dépréciative : *elle achète son thé en vrac*.

Quant au *boulanger*, dont le métier est de faire le pain et de le vendre, c'est étymologiquement quelqu'un qui fabrique des pains ronds, des « boules » de pain. ***Boulanger*** (*bolengier*, fin XII^{e}) vient, en effet, par l'intermédiaire du picard *boulenc* suffixé en *–ier*, du moyen néerlandais *bolle,* « pain rond ».



Gaétan Saint-Pierre

Professeur retraité du Collège Ahuntsic